

Refaire l'histoire

François Dumont

Volume 26, numéro 3 (78), printemps 2001

Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201567ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201567ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (2001). Refaire l'histoire. *Voix et Images*, 26(3), 619–622.
<https://doi.org/10.7202/201567ar>

Refaire l'histoire

François Dumont, Université Laval

Dans *La ligne du risque*¹, en 1963, Pierre Vadeboncœur opposait à l'histoire canadienne-française la figure de Paul-Émile Borduas. En écartant les vues passéistes de Lionel Groulx, il s'agissait de mettre en branle une autre histoire. Depuis, l'artiste a incontestablement vaincu le chanoine, du moins en ce qui concerne les discours littéraires. Plus encore : le manifeste *Refus global* est devenu le pivot par excellence du récit de la modernité². Or voici que Vadeboncœur, dans son dernier essai, *L'humanité improvisée*³, s'oppose au récit qu'il avait contribué à établir. Il s'en prend surtout au point d'arrivée, la postmodernité, en raison de « la situation faite à la liberté intérieure dans le monde actuel » (p. 159). Ce n'est donc pas le concept de postmodernité qui est mis en question, mais le « néo-obscurantisme » (p. 166) qu'il recouvrirait.

L'improvisation que le titre du livre met de l'avant renvoie à la fois au problème que pose l'effacement de l'histoire et à l'esthétique même de Borduas : le politique et l'art sont placés ici sur le même plan, alors que certains livres antérieurs de Vadeboncœur dessinaient deux mondes parallèles (d'une part l'intervention politique, d'autre part la méditation sur l'art). C'est sans doute pourquoi Gaston Miron apparaît dès

le début du livre comme un phare, lui qui n'a jamais dissocié l'histoire et la poésie, restant d'ailleurs toujours à distance de la modernité telle que l'automatisme la présentait, c'est-à-dire comme rupture absolue. Il faut noter qu'en remplaçant en quelque sorte Borduas, Vadeboncœur ne renie aucunement son admiration pour l'homme, le peintre et l'« écrivain » ; c'est à la commémoration récente du manifeste qu'il s'attaque avant tout : cette célébration unanime correspondait selon lui à un refus de considérer la situation nouvelle. Car l'absence de l'histoire serait aujourd'hui l'envers exact de la conjoncture de jadis — d'où l'absurdité de maintenir les anciens arguments et les anciens modèles. Cela vaudrait aussi tout spécialement pour Mai 68, « carnaval » (p. 147) qui se serait mis « lui-même en conserve » (p. 151).

Si la présence de Miron est nouvelle dans l'écriture de Vadeboncœur, l'orientation de la réflexion reste conforme au tournant qu'opérait *Les deux royaumes*. En fait, depuis cette rupture d'avec le matérialisme, auquel il croyait auparavant devoir s'associer pour faire progresser l'histoire, Vadeboncœur, du point de vue idéologique, redit les mêmes choix et déplore les mêmes manques. Sur ce plan, il ne met plus vraiment ses idées à l'essai : il les synthétise,

renouant même avec la rhétorique de ses tout premiers écrits, au moment où il n'avait pas encore mis ses convictions à l'épreuve de l'action. Un chapitre se présente en effet comme la reprise de «La joie», texte de 1945 où Robert Vigneault voyait les prémisses des *Deux royaumes*⁴. Dans ce texte de jeunesse, repris dans *La ligne du risque*, Vadeboncœur posait sa conclusion dès le premier paragraphe: «[...] dans sa nature profonde, le bonheur est le contraire de la joie» (p. 11), et il appuyait cette sentence inaugurale par une série de variations sur la mesquinerie du bonheur et sur la hauteur de la joie. Dans *L'humanité improvisée*, le chapitre intitulé «La liberté perdue» est construit de la même manière. Dès le début du texte, on lit: «La licence est autoritaire. Par nature, la liberté ne l'est pas. [...] La liberté peut se donner des règles. Par nature, la licence ne le peut pas» (p. 63). Le lien entre les deux textes se consolide quelques pages plus loin: «Par un certain aspect, écrit Vadeboncœur, la liberté n'est qu'une attente. Un jour peut venir où, comme la joie, elle ne demande plus, ayant tout obtenu, obtenant tout.» (p. 74)

Faut-il conclure que l'essayiste, reniant le présent, ne fait que répéter la pétition de principe qu'il formulait jadis dans *La Nouvelle Relève*? Il est certain que ce livre ne renouvelle pas la pensée de Vadeboncœur. Mais une différence importante me paraît assez claire, autant en regard de *La ligne du risque* que par rapport aux *Deux royaumes*: l'effritement de la résistance de l'adversaire, sur laquelle l'essayiste pouvait jadis s'appuyer. Dans *La ligne du risque*, la tradition avait une force dont l'opposant pou-

vait en quelque sorte s'emparer. Dans *Les deux royaumes*, de même, la modernité offrait une résistance qui donnait du poids au retrait de Vadeboncœur. Il en irait tout autrement avec la postmodernité, souligne l'essayiste en conclusion: «Le postmodernisme: l'expérience est faite, c'est une anti-expérience. Je l'interprète comme la mort travestie en des restes de vie frénétiques. J'attendrais davantage d'un principe fixe comme un article du décalogue que d'une telle réalité mouvante et fuyante dont le sens même s'annule essentiellement.» (p. 186) Ainsi l'époque ne résisterait pas, et la confusion générale des discours accorderait l'ambésie des avant-gardes et les intérêts du pouvoir. Ne pouvant dès lors relancer son opposition, l'essayiste se borne à répéter son refus — ce qui n'est pas sans rappeler, malgré tout, Borduas⁵...

Le plaidoyer de Vadeboncœur s'avère donc essentiellement négatif par la condamnation sans appel de la postmodernité. Mais il est aussi un éloge de l'historicité disparue, principal antidote, selon l'essayiste, au rapetissement des références. Or chez certains historiens, il semble que le défi le plus pressant soit posé non par l'effacement de l'histoire, mais par la nécessité de sa reconfiguration: les nouvelles propositions sont nombreuses, et elles se présentent dans une sorte d'urgence qui tranche avec la patience qu'habituellement les historiens sont forcés de cultiver.

En parcourant les travaux récents d'historiens comme Gérard Bouchard, Serge Courville, Yvan Lamonde et Jocelyn Létourneau, on constate que le domaine se divise aujourd'hui assez nettement en deux

fonctions : celle du chercheur et celle de l'idéologue. Bouchard travaille des deux côtés⁶, Courville⁷ et Lamonde⁸ préfèrent tenir l'intervention à distance, alors que Létourneau, dans *Passer à l'avenir*⁹, se veut ouvertement idéologue, à partir de ce principe : « Il ne saurait y avoir de pratique scientifique qui soit définie hors d'une interpellation politique et morale positivement endossée par l'interprétant et médiatisée par une éthique collective de la responsabilité. » (p. 14) À vrai dire, la pratique scientifique se fait ici discrète, l'interpellation politique constituant l'essentiel du propos, qui rappelle *La ligne du risque* par son exaspération à l'égard de la version reçue de l'histoire et par sa volonté de rompre. Cela dit, les différences sont importantes. L'écriture, d'abord, parfois assez lourde, n'apparaît pas chez Létourneau comme une pratique heuristique ; ensuite, le plaidoyer va dans le sens d'un éloge du compromis qui est contraire non seulement au propos de *La ligne du risque*, mais à l'ensemble des écrits de Vadeboncoeur.

Deux dimensions principales sont, à mon avis, à distinguer dans *Passer à l'avenir*, même si parfois elles s'entremêlent : le portrait des positions idéologiques contemporaines sur l'histoire du Québec et l'orientation qui est proposée.

Le portrait accorde beaucoup de place aux propositions de Gérard Bouchard. Même si les deux orientations sont divergentes, on peut dire de Létourneau qu'il se comporte en « loyal adversaire » : il résume très fidèlement et très clairement les propositions de Bouchard avant de s'y opposer, non pour des raisons scien-

tifiques, mais en raison de leur visée idéologique : « Il s'agit, résume Létourneau, d'une narration visant à *racheter* les habitants du Québec, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui, en les présentant sous l'angle d'une nation d'émergence et en mouvance contre ses Empêcheurs extérieurs, contre les Fossoyeurs de sa vraie conscience et, finalement, contre Elle-même dans son exaspérante ambivalence d'êtres. » (p. 63)

Autant les synthèses critiques de Létourneau sont claires, autant ses propositions sont entourées d'un flou déconcertant. Il n'hésite pas, par exemple, à proposer comme « horizon libérateur, l'obligation de penser l'impensable et celle de venir à bout de l'impossible » (p. 167) et il martèle comme une sorte d'incantation qu'il faut « se souvenir d'où l'on s'en va » (c'est notamment le titre du premier chapitre). En fait, la proposition la plus précise de Létourneau est de valoriser l'ambivalence des Québécois : « le Québec contemporain, soutient-il, reste largement tributaire de sa donne historique — celle de l'ambivalence d'êtres et des ancrages croisés —, donne que ses habitants, la majorité francophone au premier chef, ont appris à maîtriser depuis un bon moment en sachant en tirer avantages et occasions favorables tout en y trouvant un refuge apaisant » (p. 74). Ce que des indépendantistes voient comme un manque de courage et ce que des fédéralistes voient comme une forme de chantage se transforme ici en « position intermédiaire optimale, satisfaite et tranquille » (p. 123), qu'il faudrait même savoir transmettre.

L'historiographie devrait donc se borner à éclairer cette sagesse,

«acceptant de décrire le pays comme il est, dans son confort et son indifférence» (p. 138). Tout se passe comme si le «problème québécois» était uniquement un problème d'aménagement idéologique par la narration. Les faits eux-mêmes offrent une faible résistance, et il en va de même pour les contraintes scientifiques. Ainsi, pour contredire le diagnostic du recul de l'histoire comme référence chez les jeunes générations, Létourneau s'appuie sur des commentaires d'étudiants universitaires en histoire, comme si ceux-ci pouvaient raisonnablement représenter les «jeunes Québécois d'héritage canadien-français» (p. 36). Cette confiance à l'égard d'une «intuition» (p. 172) fait bien voir, me semble-t-il, le poids relatif accordé dans cet ouvrage aux faits et aux méthodes scientifiques, même si l'auteur tient, à plusieurs reprises, à endosser les principes de la discipline historique.

En plus des travaux de Gérard Bouchard, l'auteur commente notamment l'historiographie canadienne-anglaise, le film *Le sort de l'Amérique* de Jacques Godbout et l'œuvre de Fernand Dumont. Il propose au bout du compte le changement dans l'acceptation: il suffirait, dans un nouveau récit, d'éviter les travers du ressentiment et du tragique. Il n'y aurait pas de véritable obstacle. De ce point de vue, Létourneau s'appuie précisément sur ce que Vadeboncœur déplore.

1. Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, Montréal, HMH, coll. «Constantes», 1963.
2. C'est par exemple le cas dans *La littérature québécoise* de Laurent Mailhot (Montréal, Typo, 1997), où la deuxième partie débute en 1948.
3. Pierre Vadeboncœur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. «L'essentiel», 2000, 189 p.
4. Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 110.
5. De même, l'illustration de couverture, une œuvre de Gabriel Filion (peintre sur lequel Vadeboncœur médite dans le chapitre «Portrait d'une conscience»), rappelle en inversion *L'étoile noire* de Borduas: ici l'étoile est pâle et c'est le ciel sombre qui domine.
6. Gérard Bouchard a réalisé ou dirigé de nombreux travaux de recherche empirique, mais il a surtout publié, récemment, des propositions de configuration et d'orientation de la mémoire historique québécoise, y joignant des perspectives comparatistes dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (Montréal, Boréal, 2000).
7. Spécialiste de géographie historique, Serge Courville a fait paraître une volumineuse synthèse de ses travaux sous le titre *Le Québec. Genèses et mutations du territoire* (Sainte-Foy/Paris, Les presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000). Dans les dernières pages de l'ouvrage, l'auteur soulève un certain nombre de difficultés actuelles, en tentant de rassembler les divers aspects des problèmes et en privilégiant la forme interrogative.
8. Dans le premier volume d'une *Histoire sociale des idées au Québec* (Montréal, Fides, 2000), Yvan Lamonde reconstitue minutieusement les débats publics entre 1760 et 1896 en se fondant, comme Serge Courville, sur de nombreux travaux préparatoires antérieurs.
9. Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000, 194 p.